

Je remontais en courant la rue Jouffroy d'Abbans ce matin-là, craignant d'être en retard à l'église pour l'office, sans m'apercevoir que monsieur Domenico, notre voisin, bras écartés au bord du trottoir, me barrait le passage, et je me heurtai à lui. Il me demanda alors de lui rapporter le journal, tâche dont je m'acquittais souvent. En effet, il n'aimait pas que sa femme se rende seule en ville sur sa bicyclette et il refusait de se faire livrer comme tout le monde par le buraliste.

A mon retour, il est parti lire le journal dans le jardin en épiant monsieur Barre, le maître-nageur, à qui il venait de louer la chambre laissée vide par le départ de sa fille Jeanne, mariée depuis peu. A cette époque,

la construction de la piscine municipale touchait à sa fin et madame Domenico avait demandé à son mari d'intervenir auprès du secrétaire de mairie pour que le maître-nageur, qui logeait encore à l'hôtel, obtienne une chambre à louer dans la commune.

Quand il ne travaillait pas, monsieur Barre passait son temps, rideaux ouverts, en short et torse nu dans la chambre du rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin. Madame Domenico avait donc le loisir, du carré de framboises où elle s'adonnait à la cueillette, de bavarder avec lui. Ma mère la disait attirée par le bronzage uniforme de monsieur Barre, qui passait ses journées entières en maillot de bain au bord de la piscine, à la différence de monsieur Domenico qui laissait voir les marques de son maillot de corps sur ses épaules.

Quand j'apportais le journal à madame Domenico, elle m'offrait du chocolat, me parlait de ses derniers achats et parfois elle me demandait des nouvelles de ma mère. Mais surtout, elle m'aidait dans mes devoirs de

mathématiques. Elle disait à son mari : Regarde ce gosse, Robert, il ne sait même pas calculer les volumes, c'est son père qui me l'a dit, pourtant c'est à son programme.

Au début, pendant les devoirs, je sursautais quand monsieur Domenico surgissait dans la cuisine sans prévenir. C'était sa technique. Il marchait sur la pointe des pieds, comme ça elle ne l'entendait pas arriver. Il disait alors qu'il lisait dans ses pensées, même les plus inavouables. Selon lui, quand elle avait quelque chose en tête, c'était comme si elle songeait à haute voix. Elle se trahissait au cours de leurs conversations parce que, lui démontrait-il, ma pauvre Angèle, tu n'as pas assez de force de caractère et tu n'es pas capable de garder quelque chose pour toi. Les secrets, tu les livres sans t'en rendre compte. On croirait que t'as un haut-parleur là derrière. Il lui touchait la nuque, effleurait ses mèches de cheveux qui n'étaient pas maintenues par un peigne, comme s'il chassait une mouche, puis il mettait les mains dans ses poches. Il